



Festival d'Avignon

#88 / Rauck — Ménard — Mutel — Coutant & Fessenmeyer — Lopez
Py — Mathieu — Bert — Gat — El Attar — Prugnaud — Rencontres d'Arles



THÉÂTRE AM STRAM GRAM GENÈVE

CENTRE INTERNATIONAL DE CRÉATION ET DE
RESSOURCES POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

18

19

AM GENÈVE
STRAM
GRAM
THÉÂTRE
ENFANCE
JEUNESSE

EN TOURNÉE

SWEET DREAMZ

THÉÂTRE & MUSIQUE – DÈS 7 ANS / CRÉATION NOVEMBRE 2017
BRICO JARDIN / ROBERT SANDOZ / THIERRY ROMANENS
Maison des Arts du Léman / Thonon-les-Bains – du 20 au 22 décembre 2018
Théâtre des collines / Cran Gevrier – 8 mars 2019
Nulthonie / Villars-sur-Glâne – 22 mars 2019
Théâtre Gérard Philippe / Saint-Denis – du 26 au 29 mai 2019

CENTAURES, QUAND NOUS ÉTIIONS ENFANTS

THÉÂTRE & ART ÉQUESTRE – DÈS 7 ANS / CRÉATION OCTOBRE 2017
FABRICE MELQUIOT / CAMILLE & MANOLO
Espace des Arts, Scène nationale / Chalon-sur-Saône – les 17 et 18 octobre 2018
Théâtre National de Nice – du 24 au 27 octobre 2018
Théâtre du Gymnase / Marseille – du 31 octobre au 3 novembre 2018
Les Treize Arches / Brive-la-Gaillarde – du 19 au 21 décembre 2018
Equinoxe, Scène nationale / Châteaurox – les 7 et 8 mars 2019
Le CENTQUATRE / Paris – du 4 au 8 juin 2019

LES SÉPARABLES

THÉÂTRE – DÈS 9 ANS / CRÉATION JANVIER 2018
FABRICE MELQUIOT / DOMINIQUE CATTON ET CHRISTIANE SUTER
Théâtre Vidy / Lausanne – du 7 au 15 décembre 2018
Théâtre du Passage / Neuchâtel – les 12 et 13 mars 2019
MALS – MA Scène Nationale / Sochaux – du 19 au 23 mars 2019
Théâtre de Valère / Sion – du 2 au 4 avril 2019
Maison des Arts du Léman / Thonon-les-Bains – 14 mai 2019

EN CRÉATION

NON ! JE VEUX PAS

THÉÂTRE / CHANT LYRIQUE / BEATBOX
DÈS 2 ANS ET DEMI / CRÉATION OCTOBRE 2018
MARJOLAINE MINOT / GÜNTHER BALDAUF
Théâtre Am Stram Gram Genève – du 6 au 14 octobre 2018

MA COLOMBINE

THÉÂTRE – DÈS 9 ANS / CRÉATION JANVIER 2019
FABRICE MELQUIOT / OMAR PORRAS
Théâtre Am Stram Gram Genève – du 18 au 27 janvier 2019
TKM - Théâtre Kléber Meleau / Renens – du 5 au 17 mars 2019

YOUKIZOUM

DANSE / THÉÂTRE / MUSIQUE – DÈS 6 ANS / CRÉATION MARS 2019
MADELEINE RAYKOV / CIE MADOK
Théâtre Am Stram Gram Genève – du 22 au 31 mars 2019

THÉÂTRE AM STRAM GRAM

DIRECTION FABRICE MELQUIOT

Route de Frontenex, 56 / 1207 GENÈVE, SUISSE

0041 22 735 79 24 / AMSTRAMGRAM.CH

Le Théâtre Am Stram Gram est subventionné par la Ville de Genève.

ÉDITO

CHACUN SA ROUTE

Soir. On soufflait dans la chaleur. On transpirait à bouillons serrés, malgré la clim. De partout, les injonctions pleuvaient: «de deux choses l'une, minables, ou vous continuez de vous branler la nouille, ou vous marchez avec nous.» Mais nous avons toujours eu un faible pour la nouille. Alors on continuait notre route, convaincus que la distance béante entre l'endroit où l'on est et celui où l'on a imaginé être n'est pas forcément synonyme d'échec; la déception ne nécessite pas d'être décevante (tartufferies lituanienues mises à part). «Ben, tiens!» répliquaient les pharisiens. On insistait, parce qu'au fond on ne chantait pas ce monde ni les autres astres, nous chantions toutes les possibilités de nous-mêmes hors de ce monde et des astres. Nous chantions la joie d'errer et le plaisir d'en mourir. Sous le soleil des papes, nous avons arraché les beautés jusque dans le sein de la mort, persuadés que ces beautés n'appartiendraient pas à la mort. Alors, quoi? Le théâtre n'aurait qu'une raison d'être, nous sauver du dégoût de vivre? Calembredaines! On s'apprêtait à descendre un fleuve impassible, mais le Styx avait l'allure dérisoire d'une plage à Palavas-les-Flots. Un parasol multicolore était planté là, sans raison apparente. On s'est demandé s'il fallait tuer la lumière et arrêter le cours du temps (tout nous paraissait réalisable, et pourtant...), ou céder à l'appel du septentrion. Alors on s'est tu. En reprenant notre souffle, on s'est mis à sourire car on se souvenait qu'à chaque moment il fallait épuiser la totalité positive et négative des choses. Nous étions si peu ce soir. Nous n'étions rien que nous.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-6

Christophe Rauck: Le pays lointain (un arrangement)
Phia Ménard: Saison sèche
Camille Mutel: Go, go, go said the bird
Julie Coutant & Éric Fessenmeyer: De(s) personne(s)

REGARDS PAGES 8-9

Olivier Lopez: 14 juillet
Olivier Py: Antigone
Joris Mathieu: Artefact
Johanny Bert: Elle pas princesse / Lui pas héros

EN BREF PAGE 10

Jan Martens: Ode to the attempt
Philippe Baronnet: La musica deuxième
Pierre Notte: La magie lente
Nathalie Fillion: Plus grand que moi, solo anatomique
Luis de la Carrasca: Flamenco vivo... ser humano
Jeanne Moreau: Je suis vous tous qui m'écoutez

CRÉATIONS PAGE 12

Emanuel Gat: Story water
Ahmed El Attar: Mama
Karelle Prugnaud: Léonie et Noélie

LA QUESTION PAGE 14

Olivier Lopez

RENCONTRES D'ARLES PAGE 15

Christophe Loiseau

2018
2018

LES PLATEAUX SAUVAGES

LOU WENZEL
& OLIVIER BALAZUC
BENJAMIN ABITAN
CLÉMENT BONDU
TATIANA SPIVAKOVA
& CHRISTELLE SAEZ
HEDI TILLETTE DE
CLERMONT-TONNERRE
& LISA PAJON
MARIE FORTUIT
LÉONARD MATTON

L'INCONNU.E
FLORIAN CHOQUART
LES BÂTARDS DORÉS
VANASAY
KHAMPHOMMALA
MAËLLE FAUCHEUR
& DAVID COSTE
FRÉDÉRIC JESSUA
NAËMA BOUDOUMI
ROBERT SCHUSTER
& JULIE PAUCKER

LES PLATEAUX SAUVAGES / ÉTABLISSEMENT CULTUREL DE LA VILLE DE PARIS
5 RUE DES PLÂTRIÈRES, 75020 PARIS - 01 40 31 26 35 - WWW.LESPLATEAUXSAUVAGES.FR - INFO@LESPLATEAUXSAUVAGES.FR

MAIRIE DE PARIS  **mairie 20**
paris

IN LE PAYS LOINTAIN (UN ARRANGEMENT)

MISE EN SCÈNE CHRISTOPHE RAUCK / THÉÂTRE BENOÎT-XII JUSQU'AU 23 JUILLET, À 15H00 (Vu au Théâtre du Nord en juin 2018)

«Ce projet unique pensé pour quatorze jeunes comédiens, Christophe Rauck a choisi d'en confier l'adaptation aux deux jeunes auteurs de l'École du Nord.»

VOIR DU PAYS

— par Marie Sorbier —

Comme souvent dans le théâtre contemporain, le sous-titre fait l'effet d'un lapsus révélateur. Car tout ici est une question d'arrangements. D'abord parce que l'exercice du spectacle choral de sortie d'école a ses contraintes, et s'y soumettre est une gageure permanente de garder l'équilibre entre une proposition artistique et un showroom.

Le choix de l'œuvre qui permettra de mettre en valeur les palettes des quatorze élèves comédiens et des deux élèves auteurs doit résoudre ce casse-tête et marquera d'une couleur particulière ceux qui désormais auront à voler de leurs propres ailes. Christophe Rauck relève le défi avec la cinquième promotion sortante de l'École du Nord, et c'est avec l'œuvre testament de Jean-Luc Lagarce qu'il modèle l'exercice et se risque même à l'exposition suprême. Il faut en effet une dose de courage mêlée d'un peu d'inconscience pour jeter ses protégés dans la fosse aux lions avignonnaise, baptême du feu qui peut tourner à l'approbation ou au pugilat. Pourtant, c'est un privilège de spectateur d'accompagner d'un regard bien-

veillant cette sortie de l'œuf et de découvrir, à l'aube d'une vie qu'ils ont choisi de dédier aux plateaux, les visages et les voix de la relève. Oublions donc les jeux du cirque, rangeons nos pouces et nos jugements et tentons d'apprécier les forces en présence dans cet exercice qui n'en est plus un.

“

Sens poétique du tragique

Pour répondre à la contrainte du nombre, Christophe Pellet, parrain des deux jeunes auteurs Lucas Samain et Haïla Hessou, enrichit la pièce de trois personnages exogènes: une nouvelle sœur présente dans «J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne», qui se fond parfaitement dans l'intrigue principale; Madame Tschissik de «Nous les héros» qui commente l'ensemble des événements comme un chœur antique à mi-chemin entre les bonnes fées de Cendrillon et une diva opératique; puis le rôle d'un narrateur introspectif, dont le texte est constitué d'extraits du journal intime du dramaturge, caution intellectuelle et incarnée du

projet. La mise en scène, sobre et inventive, reste toujours en retrait, au service du texte et de ceux qui montent au front le défendre. C'est un combat de troupe pendant lequel chacun doit mettre à profit ces quelques minutes au soleil du projecteur, montrer ce que ces trois années de formation que l'on devine intenses et chargées d'émotion ont fait grandir en lui, se singulariser tout en assumant le collectif. Généreux, ils donnent tous le meilleur et à l'instar des personnages de Lagarce expriment l'intime et le grave par l'humour et le sens poétique du tragique. Peut-être a-t-on aussi envie de voir dans ce pèlerinage laïque *ante mortem* de Louis une métaphore offerte comme un cadeau d'une génération à une autre... Revenir sur ses pas, subir consciemment l'incompréhension de ceux dont seul le sang relie encore, ne pas dire la déchéance prochaine mais assumer les au revoir, et surtout apprendre à vivre avec ses fantômes pourrait être une définition du métier d'acteur; «Tu diras bien mais tu ne diras rien. Aie peur. Laisse-toi te noyer, apprends à ne pas être compris, admetts ne pas être lisible, laisse les raisonnements ricaner, ils sont plus terrorisés que toi.»

FOCUS —

IN SAISON SÈCHE

MISE EN SCÈNE PHIA MÉNARD / L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON - VEDÈNE JUSQU'AU 24 JUILLET, À 18H00

«La scène est une architecture. Boîte, espace confiné, zone d'enfermement. La blancheur y est aseptisée. Dedans, sept femmes se débattent.»

TABULA RASA

— par Lola Salem —

La pièce est d'un blanc immaculé. Sept femmes l'occupent. D'abord jambes écartées face public, les voici errant dans cet espace réduit dont le plafond menace à tout instant de s'abattre sur elles. Ce prélude cru et d'une simplicité redoutable annonce le geste de Phia Ménard: dénoncer la violence du patriarcat.

L'écueil d'une littéralité s'annonçait droit devant, étayée par l'utilisation de cette maison métaphorique. Pourtant, l'onde de choc provoquée et sans cesse amplifiée par «Saison sèche» terrasse toute réserve. Phia Ménard célèbre une puissance des corps rendue dans sa forme la plus pure qui réduit au néant le cercueil aseptisé des stéréotypes de genre. Derrière ce titre mystérieux, «Saison sèche» se dévoile comme un terrible rituel poétique. L'enfermement originel des êtres soumis à d'impénétrables règles est présenté comme une torture. Sexes à l'air, éternelles proies, les femmes tentent un geste ultime: celui de se libérer elles-mêmes. Définitivement. En s'engageant dans une cérémonie aux allures tribales, leurs corps se déploient avec intensité. L'immédiateté de la performance et le

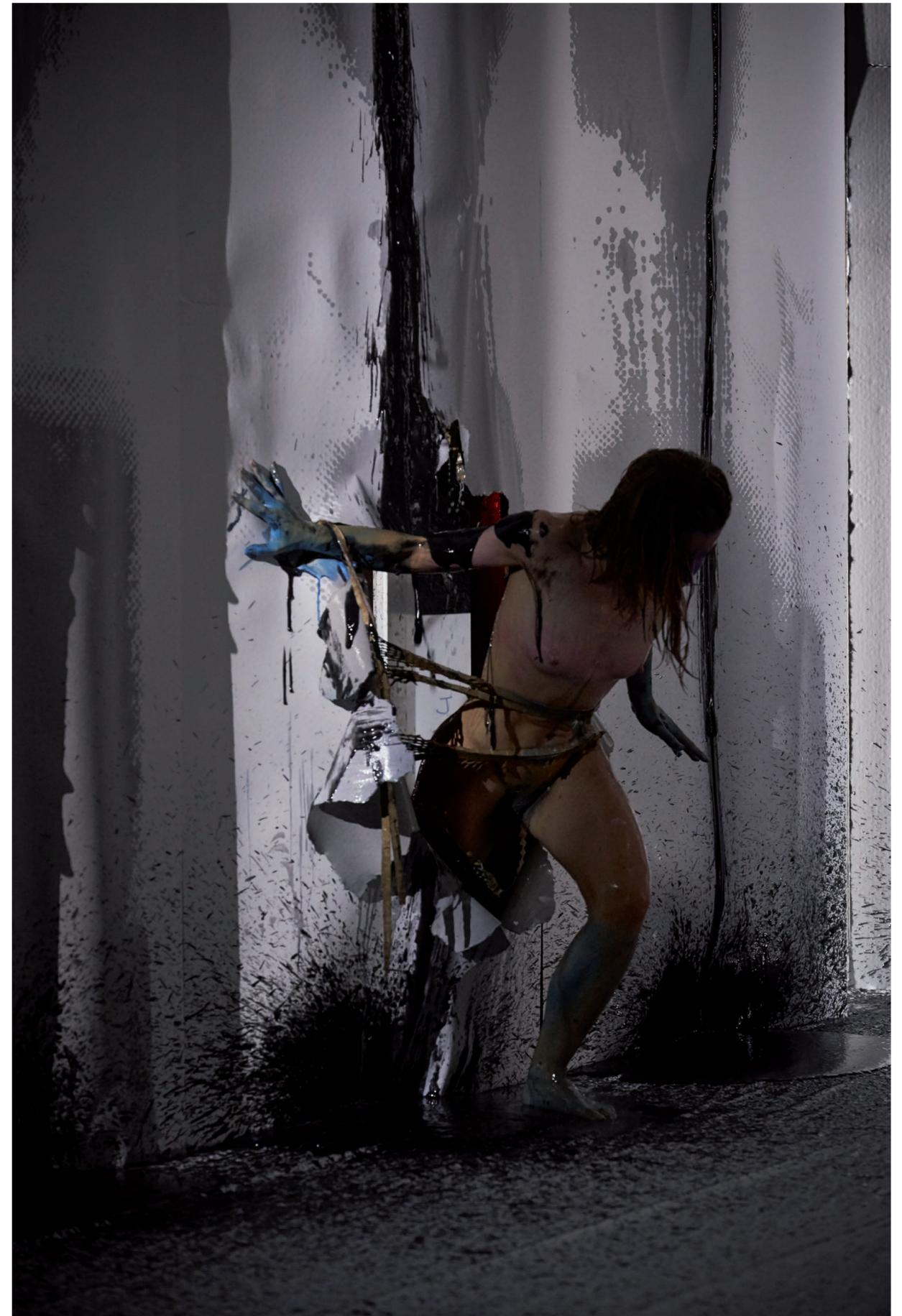
sacré du cérémonial les font exister de manière entière et absolue, exorcisant du même coup leurs entraves extérieures et déjouant le regard normatif des autres. Une nouvelle fois, le souci du matériau, du brut, se retrouve au fondement de l'esthétique de Phia Ménard. Ici, l'emploi de peintures bariolées permet de grimer ces sept corps en sujets surnaturels. Les visages se font masques, réminiscence de danses rituelles étrangères dont la force transcende l'habitude de nos regards.

“

Hagards mais libres

Phia Ménard s'inspire notamment des «Maîtres fous», de Jean Rouch, à propos de la secte des Haukas au Ghana. La répétition effrénée de rythmes et de mouvements simples élève les danseuses au rang d'êtres invincibles, tourbillonnant et s'abandonnant au gré d'une féroce énergie. Les attributs sexuels masculins sont à la fois les objets d'un culte et d'un sacrifice. Le bruit des postiches génitaux résonne avec vanité pour, finalement, s'évanouir sous les attaques répétées de ces guerrières

indomptables. C'est une civilisation tout entière qui tremble sous ces coups. Prolongeant son geste, Phia Ménard renverse la dynamique en montrant une violence des corps cette fois-ci projetés comme clichés masculins. Les tenants de la maison du patriarcat s'individualisent en même temps que leurs mouvements se coordonnent de manière totalitaire. Le passage de la ronde féminine libératrice au modèle de la parade militaire provoque un choc plus intense encore. Or, cette toute-puissance s'achève. Poussée à bout, l'ultraperformativité des corps s'essouffle, faille après faille, jusqu'à ce que les murs eux-mêmes découvrent de profondes entailles. Tout se fendille, tout s'écroule. Difficile de savoir, par ailleurs, ce qui en est véritablement la cause: les hommes ou les femmes? Au fil de cette danse frénétique, la seule échappatoire consiste en un geste fondamentalement révolutionnaire et univoque: celui d'une *tabula rasa* régénératrice. Ultime personnage, le contenant se flétrit et se désagrège pour donner naissance à des êtres nouveaux, hagards mais libres.



«Saison sèche» Conception Phia Menard © Christophe Raynaud de Lage

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

OFF GO, GO, GO SAID THE BIRD

CHORÉGRAPHIE CAMILLE MUTEL / LES HAUTS PLATEAUX JUSQU'AU 19 JUILLET, À 22H45

« Sur scène, trois performeurs cherchent à expérimenter et diriger les vagues d'envie de l'autre, d'envie de soi, les quêtes de jouissance et d'impossible satisfaction qui soutiennent nos liens, nos rapports sans rapports, et colorent inévitablement les échanges au sein de la relation humaine, quelle qu'elle soit. »

ÇA GLISSE

— par Mariane de Douhet & Florence Filippi —

Au commencement était l'œuf. Venus des tréfonds, les felements sourds de la chanteuse Isabelle Duthoit préparent une étrange rencontre: celle des corps nus des danseurs avec la matière séminale de l'œuf cru, qu'ils s'échangent dans la plus grande délicatesse, avec la colle spermatique, qui accompagne leur corps-à-corps aux allures de lutte.

Au rythme des oscillations respiratoires de la chanteuse, la matière s'anime au contact des corps et des orifices: l'œuf, la colle deviennent autant d'éléments vivants par lesquels attirer l'autre, jouer avec lui, susciter et retarder son désir. Les interprètes s'amuse de ces intrusions inattendues, et c'est dans cette complicité manifeste que se déploie l'érotisme. La pièce de Camille Mutel est une recherche sur l'éclosion du désir. D'où jaillit-il? De l'œuf? Les corps dessinent une cartographie invisible, tandis que les cris, des plus graves aux plus aigus, tissent une attache organique entre les trois interprètes. Palpable et ténu, ce cordon invisible construit une série de

tableaux, épurés et ludiques, nourris de cette sophistication sobre propre à l'esthétique *iki*. Encadrée dans un rituel minutieux, la nudité déploie sa charge érotique dans un constant évitement d'une sexualité frontale. Happé au plus profond, le spectateur ne sait plus s'il doit rire, jouir, ou contempler: médusé. Ce qui se joue là dépasse la beauté plastique et la technicité du geste des deux danseurs.



La réalité du désir est intacte

Il règne ici une tension virtuose où tout ce qui pourrait paraître obscène, dégoulinant, est contenu par la délicate maîtrise du geste des danseurs, à l'image d'une coquille friable à tout instant. La chorégraphe travaille de la sorte la matière de l'impatience. Ainsi, lorsqu'un jaune d'œuf glisse sur le corps nu de la danseuse, on en scrute le tracé accidentel entre les creux et les lignes, dans l'attente d'un défillement à la fois redouté et espéré. La précision du mouvement re-

tient l'explosion imminente. Portés par la transe vocale de la chanteuse, les performeurs jouent aussi de notre désir de spectateur, de nos effrois de voyeur. Tout ne tient qu'à un fil ici: les jaunes entiers, ronds et luisants, pourraient éclater à chaque instant, les corps, les liquides, les sexes pourraient se rencontrer vraiment. Mais ça glisse, ça fuit, ça reste à côté... Le spectacle de Camille Mutel, formée aux techniques du butô, et nourrie de références aux chefs-d'œuvre du cinéma japonais (comme « Tampopo » et « L'Empire des sens »), sonde notre fascination pour les images vides, comme le suggèrent le défilé de photos d'insectes et de cétaqués ou les vidéos d'ambiances urbaines qui se succèdent en arrière-plan. La confrontation entre ces images et le raffinement extrême du geste chorégraphique semble mieux faire surgir les spasmes venus du rien, venus du creux, du pli. Ainsi, l'inquiétante étrangeté de cette performance vient de ce décalage entre l'imaginaire du spectateur, l'évidence sexuelle et le déni d'obscénité de ce spectacle. Car la réalité du désir est intacte.

FOCUS —

OFF DE(S) PERSONNE(S)

CHORÉGRAPHIE JULIE COUTANT & ÉRIC FESSENMEYER / LES HIVERNALES JUSQU'AU 17 JUILLET, À 19H30

« "De(s) Personne(s)" rassemble cinq danseurs, cinq individus qui font résonner les rapports subtils et musicaux de leurs danses singulières. »

LES IDIOTS

— par Victor Inisan —

Avec « De(s) personne(s) », Julie Coutant et Éric Fessenmeyer (Cie La Cavale) signent une œuvre majeure pour cinq danseurs perchés entre être et néant, cherchant fougueusement à agréger les contours de leurs corps incertains.

« De(s) personne(s) » imagine une danse avant que le groupe n'existe – une danse régressive. La danse se constituant en tant que danse et le groupe en tant que groupe: la danse avant le mot « danse » et avant qu'elle ne danse... Cinq danseurs veulent vivre en tribu, lorsque les règles primitives ne les assujettissent pas encore. Ils cherchent à répéter des actions primaires pour que, tacitement, un premier contrat social émerge. Structures du nerf à peine durci: action(s), réaction(s), d'accord, pas d'accord. Même les corps ne sont pas encore des corps (muscles, tendons, organes) – plutôt de l'informe en quête d'holisme: devenir *moi*, devenir *nous*... Le mouvement parle pour lui (les mots ne sont pas encore des mots): gestes tracés, seuls, à plusieurs, corps qui s'agrègent et se désagrègent, organes en bouillonnement (grossissent, grandissent)... Il faut se

distinguer peu à peu du chaos: découvrir sa forme par la distinction. « Je ne suis pas rien », « je ne suis pas autrui »: m'y fonderais-je? Se frotter à l'autre pour trouver son idiotie: l'*idiot* grec, « le particulier », « ce qui est à soi ». Folle expérience ontologique que de trouver sa particularité (ainsi de Lionel Bègue, qui répète un génial pas chevalin)... Chaque danseur idiot se noie et se dissipe dans le groupe: il n'est (presque) personne dans le groupe de personnes. Autant de cellules qui se confrontent et se multiplient, chacune défendant ardemment son génome.



Tissu de microrelations érigé contre l'isomorphisme

« De(s) personne(s) » est un tissu de microrelations érigé contre l'isomorphisme, et parfois comblé par la pulsation: les corps, alors, traversent d'éphémères phases d'harmonie... La tribu apparaît, brute et brutale, différente de la somme de ses parties: un surplus d'être libérant une formidable énergie. Les idiots œuvrent alors à tout un monde de particularités: lorsque les corps sont presque des corps,

au fond, il en va de même pour l'espace et le temps. L'ombre d'un ventilateur menace la scène: un hors-champ visuel et sonore (mis en son par Thomas Sillard) frissonne au-dessus des danseurs; le monde naît et bruit au-delà du plateau métamorphique (asile, prison, toit?), proto-espace et ouvroir de pensée pour l'exégète qui y a installé son imaginaire. Car « De(s) personne(s) » est un spectacle logique en théorie. Ses variables scientifiques se cachent probablement quelque part en deçà de l'intelligence: une (méta)physique germant derrière l'obscurité de l'empirie... Ne reste pour le spectateur qu'à atteindre un certain stade d'égarement pour percevoir de fugitives paréidolies – ou comment produire du sens à partir de l'abstrait et de l'informe (on le fait bien pour les nuages). Le spectateur interprète la génétique du groupe: où, quand, pourquoi? Recherche tout aussi vaine que cruciale: le spectacle est « dans ce que pensent les yeux », pour voler une formule de Cézanne. Il faut dire que « De(s) personne(s) » est un spectacle important, parce qu'il réconcilie avec magnificence la démarche et l'émotion, confondant passablement la forme et le fond de l'essentielle idiotie humaine; le bon spectacle n'est-il pas précisément celui qui les indifférencie?

théâtre
olympia

T

SAISON 2018/19

centre
dramatique
national
de Tours
direction
Jacques
Vincey0247 64 50 50
cdntours.fr

Culture

Tours

Centre-Val de Loire

TOURAINES

LE DÉPARTEMENT

TOURS

Média

télérama

io

JAMAIS SEUL
MOHAMED ROUABHI
PATRICK PINEAU
9 > 13 OCTOBRELA CHARTREUSE
DE PARME
OU SE FOUTRE
CARRÉMENT DE TOUT
STENDHAL
SOPHIE GUIBARD
ÉMILIE
DIARD-DETOUF
17 > 19 OCTOBRELE JOUR OÙ LES
FEMMES ONT PERDU
LE DROIT DE VOTE
KEVIN KEISS
DIDIER GIRAUDON
22 > 27 OCTOBREÀ QUOI RÊVENT
LES PANDAS ?
DOULCE MÉMOIRE
THÉÂTRE D'OMBRES
DU HUNAN
30 > 31 OCTOBRELA NOSTALGIE
DU FUTUR
PIER PAOLO PASOLINI
GUILLAUME LE BLANC
CATHERINE MARNAS
6 > 10 NOVEMBRELA RÉUNIFICATION
DES DEUX CORÉES
JOËL POMMERAT
JACQUES VINCEY
19 > 24 NOVEMBRELE BRUIT DES ARBRES
QUI TOMBENT
NATHALIE BÉASSE
4 > 8 DÉCEMBREVILAIN !
ALEXIS ARMENGOL
18 > 22 DÉCEMBREORPHÉE APHONÉ
VANASAY
KHAMPHOMMALA
9 > 15 JANVIERSAGA
JONATHAN
CAPDEVIELLE
29 JANVIER
> 2 FÉVRIERHORIZON
ALEXANDRE FINCK
ADRIEN FOURNIER
5 > 7 FÉVRIERBÉRÉNICE
JEAN RACINE
CELIE PAUTHE
27 FÉVRIER
> 9 MARSFESTIVAL WET⁰
4^E EDITION
22 > 24 MARSMEPHISTO
{RHAPSODIE}
KLAUS MANN
SAMUEL GALLET
JEAN-PIERRE BARO
2 > 6 AVRILLA TRUITE
BAPTISTE AMANN
RÉMY BARCHÉ
23 > 27 AVRILBLABLABLA
JORIS LACOSTE
EMMANUELLE LAFON
15 > 18 MAISUITE N° 3 « EUROPE »
JORIS LACOSTE
PIERRE-YVES MACÉ
21 > 25 MAIILS N'ONT RIEN VU
THOMAS LEBRUN
4 > 7 JUIN

OFF

14 JUILLET

MISE EN SCÈNE OLIVIER LOPEZ / 11 GILGAMESH BELLEVILLE, À 22H00

«Prétextant une conférence sur la prise de parole en public, Fabrice Adde dissèque les enjeux et la place de l'acteur dans le monde tel qu'il est, et ce sont bien là les servitudes de l'homo-erectus qui sont mises en lumières.»

PÉTARD MOUILLÉ MAGNIFIQUE

— par Julien Avril —

Tout commence par une lettre d'avertissement. Le comédien, pour pouvoir jouer, est contraint de lire une lettre du directeur du théâtre stipulant que le spectacle ne correspond en rien à ce qu'il avait programmé au départ. À partir de là, Fabrice Adde déroule un fil narratif aussi décousu que désopilant, expliquant tour à tour la genèse de son spectacle, les revirements dans la conception de son projet, son parcours du combattant pour le monter, la construction *in situ* de son personnage, les aléas de l'exploitation jusqu'à la remontée à son histoire per-

sonnelle et sa vocation de comédien. Chaque séquence est une tentative ratée de rattraper cette représentation maudite par le mot initial du directeur. Clown petit à l'extérieur, mais si grand à l'intérieur, le comédien entre et sort du jeu de façon virtuose, incapable de tenir son rôle sans s'interrompre pour nous mettre dans la confiance d'une dramaturgie de la lose et du *epic fail* permanent. Au cœur de ces quasi-numéros, sans qu'on puisse dire d'où ils étaient venus, surgissent des extraits de grands textes (Calderon, Claudel...) interprétés de façon magistrale.

Fulgurances poétiques, moments de bravoure qui nous laissent apparaître le fait que Fabrice Adde est loin d'être le raté auquel il veut nous faire croire, mais que lui et son camarade coauteur et metteur en scène Olivier Lopez sont bien de fins stratèges du rire et de formidables joueurs. À mesure qu'avance le spectacle, les pièces du puzzle trouvent leur place et composent une image plus complexe, plus touchante, plus emprunte de poésie mélancolique, comme cette promenade avec un radiateur en guise d'animal de compagnie. Ce qui se lit entre les lignes et les

gags, c'est un vrai témoignage sur la difficulté de créer une œuvre, face aux casse-tête des modes de production, au formatage des horizons d'attente et, de façon plus intime, à la peur de décevoir. Ce n'est pas un hasard si Fabrice, en triturant son projet dans tous les sens pour justifier de le créer, finit par l'assimiler à du coaching en prise de parole dans les entreprises. Sous cette boutade se cache un aveu plus profond, celui de tout artiste dramatique : ce besoin viscéral de se tenir devant les autres et de représenter le monde.

REGARDS

OFF

ELLE PAS PRINCESSE / LUI PAS HÉROS

MISE EN SCÈNE JOHANNY BERT / MAISON DU THÉÂTRE POUR ENFANTS, À 11H10

«Commandé à Magali Mougel, ce texte sur la question de l'identité Garçon/Fille est une histoire en deux parties. Les spectateurs sont divisés en deux groupes et guidés par Leili d'un côté, Nils de l'autre.»

AMOUR DE JEUNESSE

— par Audrey Santacroce —

On avait découvert et aimé le travail de Johnny Bert en 2017 avec «Le Petit Bain» avant de confirmer notre affection pour lui, la même année, avec «Dévaste-moi», créé pour et avec Emmanuelle Laborit. Alors on était très impatients de découvrir cet autre spectacle un peu fou, diptyque pour jeunes spectateurs où la même histoire est racontée par deux protagonistes dans deux salles différentes. Divisé en deux groupes, le public est invité à découvrir Nils puis Leili, ou inversement, deux enfants qui ont sacrément du mal à trouver leur place entre stéréotypes

de genre qui ne leur conviennent pas et regard méchant des autres enfants. Résolument positif, «Elle pas princesse / lui pas héros» semble dire aux enfants qu'ils ne sont pas obligés d'être l'un ou l'autre, ou qu'ils peuvent être les deux, si ça leur chante. Au passage, le spectacle semble glisser aux adultes un conseil : arrêtons de vouloir faire rentrer les enfants dans des cases comme on force avec un chausse-pied pour enfiler une chaussure trop petite, le monde se chargera bien de les emmerder une fois qu'ils auront grandi. Joué dans des salles de classe de la Maison du théâtre

pour enfants, le texte écrit par Magali Mougel s'amuse avec les codes. Les codes du théâtre, d'abord, puisque le spectacle sort du théâtre pour se jouer dans une école, puis les codes du genre. Nils aime que sa mère lui brosse ses longs cheveux, Leili porte les siens court et adore les chaussures de randonnée, rien n'est problématique si ce n'est que le reste du monde (qui, à huit ans, est représenté par la classe dans laquelle on atterrit en début d'année) s'en trouve désarçonné. On n'est pas vraiment d'accord avec le titre, au fond. Pour nous, Nils et Leili sont des héros. Des héros

qui s'ignorent, mais des héros quand même. Parce qu'ils sont drôles, et parce qu'ils ne se laissent pas faire. Joué avec trois fois rien (une girafe en plastique ici, un rouleau de scotch par là), «Elle pas princesse / lui pas héros» reconfortera tous ceux qui en ont ras le bol de se faire emmerder parce qu'ils ne ressemblent pas à ce qu'on attend d'eux. Et puis, osera-t-on rajouter, on n'a pas pu s'em pêcher de sursauter de plaisir quand les deux parties du spectacle se sont rencontrées et qu'on a vu une tête hurlant de joie surgir à la fenêtre.

IN ANTIGONE

MISE EN SCÈNE OLIVIER PY

LA SCIERIE JUSQU'AU 20 JUILLET, À 11H00 & 15H00

«À la mort d'Œdipe, Étéocle et Polynice héritent du royaume de Thèbes à condition d'y régner en alternance. Au moment où Étéocle doit donner le pouvoir à son frère, il refuse et Polynice lève une armée.»

DIGNITÉS RETROUVÉES

— par Noureddine Mahjoub —

Travailler avec le milieu pénitentiaire n'est pas une chose aisée : la machine administrative en est lourde, les conditions de travail y sont rudimentaires, et il faut pouvoir composer avec la volatilité des groupes due au caractère modulable des peines. Quant aux acteurs qu'on y trouve – s'ils sont toujours volontaires et en demande –, ils sont un bois peu évident à sculpter : la mise en danger de soi-même que représente le travail de plateau, dans un univers où l'image déglacée est souvent garante d'une place durement acquise au sein d'un ordre social fragile, s'en retrouve décuplée. Autant dire immédiatement qu'Olivier Py et Enzo Vernet ont brillamment réussi à naviguer parmi toutes ces complexités. L'«Antigone» qu'ils proposent à La Scierie n'est pas seulement un formidable spectacle, il est aussi un impressionnant exercice de direction d'acteur, et un rappel nécessaire que la force et la beauté du théâtre résident avant tout dans le pouvoir d'y faire jaillir la rage intérieure de ceux qui se tiennent sur les plateaux, nous permettant à tous de faire humanité commune. Le texte de Sophocle, avec ses questionnements sur la justice et la dignité, prend évidemment une dimension supplémentaire quand il est livré par des acteurs eux-mêmes jugés coupables par la société. Mais résu-

mer la réussite de cette pièce à la simple justesse de ce choix serait réducteur. Car ce qui fait l'impact de cette proposition, c'est surtout l'interprétation brute et sincère offerte à nous par des acteurs non professionnels, à qui les metteurs en scène ont su inculquer l'art fragile d'être eux-mêmes au présent. Aucun ne s'efface sous le poids des mots, et les corps, les gestes, les voix et même les (parfois très forts) accents méridionaux de chaque acteur ne sont plus des parasites que l'on doit gommer au service de l'incarnation ; ils deviennent au contraire l'incarnation elle-même, un outil d'appropriation des mots qui permettent de transcender le texte. Heureusement qu'il existe, au milieu des innombrables échecs du théâtre contemporain à vouloir éclairer le passé, certains de ces moments où les figures tutélaires de la tragédie sont sauvées par la grâce, quand les planètes s'alignent par le concours d'acteurs parfaitement à leur endroit et de metteurs en scène offrant une lecture précise et juste du matériau qu'ils désirent exploiter. Ces moments qui nous redonnent espoir dans le pouvoir du théâtre à questionner notre temps à l'aune de pensées dont la force ne devrait jamais décroître. Cette «Antigone», si forte, si belle, si simple et si juste, est indéniablement un de ceux-là.

OFF

ARTEFACT

MISE EN SCÈNE JORIS MATHIEU

LA MANUFACTURE JUSQU'AU 22 JUILLET, À 11H30 & 16H00 (Vu au TNG en juin 2017)

«Du théâtre sans humain ? Des dialogues joués par des machines ? Bienvenue dans Artefact.»

DYSTOPIE

— par Floriane Fumey —

Alors qu'une voix artificielle récite les vers intemporels de «Hamlet», un bras de robot mécanique déplace précautionneusement sur une table des petits personnages. L'image est cocasse. Façon théâtre d'objet moderne, Joris Mathieu imagine un monde où les humains auraient intégralement disparu. C'est ainsi, avec son humour bien à lui, qu'il met en œuvre la prophétie de l'avènement d'un règne de robots. Né de conversations avec des speechbots, type Siri, «Artefact» propose une déambulation dans trois dispositifs, où hologrammes et imprimantes 3D côtoient ce qu'on pourrait appeler un «robot's show». Les intelligences artificielles y ont les pleins pouvoirs : elles confient leurs envies et leurs réflexions encore maladroites et balbutiantes, ou jouent du théâtre. L'humain manque cruellement au milieu de cet univers immersif, mais tant impersonnel qu'il en devient désœuvrant. Le choix de vider la scène de ses comédiens fait notamment un drôle d'effet dans un contexte économique où le one-man-show est roi. Cette critique spontanée ne tient pourtant pas debout lorsque l'on pense au nombre de techniciens et concepteurs de l'ombre qui s'affairent en amont, en aval et en coulisse de

la création... L'objet est ainsi, paradoxal. Bien qu'étonnamment humaines, les intelligences artificielles ne sont a priori pas conçues pour créer, et leurs imperfections de langage constituent des ressorts comiques incontestables. Mais ici, la discontinuité de leurs pensées rassure autant qu'elle inquiète : le déficit d'intelligence est-il synonyme de perfectionnement futur, ou l'inverse ? Placer ces robots sur scène, est-ce leur ouvrir l'avenir lorsque l'on se questionne tous les jours sur le nôtre ? «N'avez-vous pas peur de rendre la prophétie autoréalisatrice ?» demande ainsi un spectateur à Joris Mathieu, lors du débat qui suit la représentation. «L'artiste ne peut s'enfermer dans son théâtre et refuser de prendre en compte le monde extérieur. L'interrogation porte plutôt sur la place du théâtre dans notre société : veut-on être simple acteur ou spectateur du monde qui se construit ?» répond l'artiste. Entre artisanat et technologie, on ne croit en effet qu'à moitié à un futur proche, car la scénographie est trop désuète pour qu'il s'agisse de demain et non d'hier. Le trouble seulement visuel contribue tout de même à caricaturer la dystopie sous nos yeux. «Un artefact de théâtre», comme le dit si bien Joris Mathieu lui-même.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

OFF LA MUSICA DEUXIÈME

Un homme, une femme. Ils se sont aimés comme on dévore, furieusement. Quatre ans après ils se retrouvent, épuisés, sous la plume de Marguerite Duras et les yeux de Philippe Baronnet. Dans un décor fatigué, les corps exsangues de Nine de Montal et Vincent Ganger se tournent autour sans jamais réussir à s'attraper. Par bribes, leur histoire se reconstitue. Les deux acteurs, tout en fragilité retenue, émeuvent. Le relief des mots de Duras est révélé, elle à qui on reproche encore trop souvent, injustement, une écriture trop plate. Ici, la musique résonne avec une étonnante simplicité. «La Musica deuxième» est une partition de l'infime et de l'intimité, composée de subtiles variations, dont les deux interprètes sont les instruments. **A.S.**

MISE EN SCÈNE PHILIPPE BARONNET
— 11 GILGAMESH BELLEVILLE, À 18H50 —

OFF PLUS GRAND QUE MOI,
SOLO ANATOMIQUE

En sous-titrant son texte «Plus grand que moi» par «Solo anatomique», il est fort probable que Nathalie Fillion cherchait délibérément à aiguïser notre curiosité. Mais cette pirouette n'est heureusement pas qu'un artifice, puisque c'est bel et bien le corps qui est au centre de cette proposition théâtrale drôle et généreuse. Le corps comme élément de présence au monde, et comme unité de mesure de notre petite face à l'immensité dans laquelle nous errons. Le corps sur scène, lui, est celui de Manon Kneusé: celle-ci porte avec brio l'humour et la tendresse des mots de l'auteure et incarne une Casandre Archambault délicieusement attachante. **N.M.**

MISE EN SCÈNE NATHALIE FILLION
— LES HALLES, À 17H00 —

IN ODE TO THE ATTEMPT

Dans «Ode to the Attempt», Jan Martens crée paradoxalement autour d'un projet assumé comme égocentrique une œuvre totalement «unpretentious», incisive, hilarante. Déclinaison et satire du narcissisme propre à la création artistique, cette curieuse «Ode» présente treize tentatives d'épuisement de l'ego, dans des séquences aussi improbables qu'un diaporama de selfies, une musique «loopée» et contenant un message (pas si) caché à l'ex de l'artiste, l'invocation du fantôme de Schubert, une improbable chorégraphie sur du Pat Metheny, des lapissades («The past is over» affiché comme un message essentiel), et surtout beaucoup de moulinets à bras. Car Martens déploie une proposition qui peut sembler vaine et inutile mais dont le ton et l'énergie fantasque sont parfaitement subversifs. **M.D.**

CHORÉGRAPHIE JAN MARTENS
— LES HIVERNALES - CDCN D'AVIGNON
JUSQU'AU 24 JUILLET, À 15H00 & 18H30 —

EN BREF

IN JE SUIS VOUS TOUS
QUI M'ÉCOUTEZ. JEANNE MOREAU,
UNE VIE DE THÉÂTRE

L'exposition présentée à la maison Jean-Vilar est un hommage à Jeanne Moreau mais aussi à toute une génération du théâtre français. La scénographie suit le fil de la vie de la comédienne et propose une immersion dans l'univers de la scène classique du xxe siècle. On navigue entre l'intimité de Jeanne (témoignages de son enfance, de sa féminité) et l'objet de sa passion (affiches, costumes, brochures d'époque). Accompagné pendant tout le chemin que nous propose Laure Adler par la voix de Jeanne, on la voit et l'entend grandir et prendre toute sa place dans l'histoire du théâtre. Ponctué d'objets parfois superflus, de la balançoire au micro, l'exposition est vivifiée par la multitude de médias à notre disposition. Elle est rendue actuelle par l'importance de Jeanne dans les débuts du festival, en ce qu'elle incarne un esprit de renouveau, de passion téméraire, qui l'a marqué dès sa naissance. Une révérence à un Avignon révolu et une invitation à le voir aujourd'hui dans toute sa grandeur. **E.F.**

— MAISON JEAN VILAR
JUSQU'AU 24 JUILLET, À PARTIR DE 11H00 —

OFF LA MAGIE LENTE

«La Magie lente» commence comme un colloque avant de se poursuivre dans l'intimité du cabinet d'un psychiatre. Sur scène, un homme convaincu d'être atteint de schizophrénie, car diagnostiqué comme tel dix ans auparavant, déroule le fil de son histoire avec l'aide d'un nouveau médecin. Non exempt de plaisanteries laciniennes, la pièce de Denis Lachaud traite de la mémoire traumatique, ce mécanisme inconscient qui fait ressurgir un trauma enfoui. Devant les spectateurs, Benoît Giros reconstruit le puzzle mémoriel de monsieur Louvier jusqu'à ce que la grande image se révèle, lui dévoilant enfin qui il est et d'où il vient. Il s'agit alors de faire la paix avec soi-même et avec son histoire. «La Magie lente» est drôle, parfois. Dur, souvent. Poétique, aussi, dans cette façon de se reconstruire mot à mot. **A.S.**

MISE EN SCÈNE PIERRE NOTTE
— ARTÉPHILE, À 19H40 —

OFF FLAMENCO VIVO...
SER HUMANO

Loin des fulgurances de Rocío Molina ou d'Israel Galván, Luis de la Carrasca nous offre un spectacle de flamenco d'une étonnante modernité. Puisant dans l'essence de cette musique envoûtante qui, à l'instar du blues des origines, dit la douleur de vivre mais aussi le plaisir de chanter, danser, rire et aimer, le chanteur andalou nous livre un moment d'authenticité et d'humanité rare. Aidé merveilleusement par un guitariste virtuose et deux danseurs magnifiques, Luis de la Carrasca réussit, avec des duos de danse très gais et des soli sensuels d'une poésie absolue, à nous faire passer du rire aux larmes et ainsi communier avec l'âme du flamenco. Magique. **A.F.**

CHORÉGRAPHIE LUIS DE LA CARRASCA
— THÉÂTRE DES CORPS SAINTS, À 20H30 —



06 > 26 juillet

9 SPECTACLES VIVANTS LES DOMS FESTIVAL 18

AUX DOMS 6 > 26 juillet - relâches les 11 & 18

10h30
LA MUSICA DEUXIÈME
de Marguerite Duras / Guillemette Laurent

12h30
BON DÉBARRAS !
(pour tous dès 8 ans)
de la Cie Alula

14h30
PAS PLEURER
de Lydie Salvayre / Denis Lajjol

17h00
L'HERBE DE L'OUBLI
de Jean-Michel d'Hoop

19h30
**J'ABANDONNE UNE PARTIE
DE MOI QUE J'ADAPTE**
de Justine Lequette

21h30
MAL DE CRÂNE
de Louise Emö

HORS LES DOMS
AUX HIVERNALES — CDCN D'AVIGNON
DANS LE CADRE DE *ON (Y) DANSE AUSSI L'ÉTÉ*
7 > 17 juillet - relâche le 12

15h15
INAUDIBLE
de Thomas Hauert

SUR L'ÎLE PIOT — DANS LE CADRE
DE *OCCITANIE FAIT SON CIRQUE EN AVIGNON*
9 > 21 juillet - relâches les 12 & 17

11h10
BURNING
de Julien Fourmier

18h00
STRACH — A FEAR SONG
de Patrick Masset




1^{bis} rue des Escaliers S^{te}-Anne || 84000 Avignon
+33 (0)4 90 14 07 99 || info@lesdoms.eu || www.lesdoms.eu



Théâtre du Peuple

14 JUILLET AU 26 AOÛT 2018

littoral

Wajdi Mouawad / Simon Delétang

lenz

Georg Büchner / Simon Delétang

les molière de vitez

Molière / Gwenaël Morin

Théâtre du Peuple Maurice Pottecher
40, rue du Théâtre 88540 Bussang
+33 (0)3 29 61 50 48 / www.theatredupeuple.com



IN STORY WATER

CHORÉGRAPHE EMANUEL GAT / COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES JUSQU'AU 23 JUILLET, À 22H00

« Comme l'eau du poème soufi – donnant son nom à la pièce – porte les messages du feu, le corps est le véhicule entre Emanuel Gat et la danse. »

GAT LAVE PLUS BLANC QUE BLANC
— par Mathias Daval —

C'est une histoire qui commence peut-être avec Pierre Boulez, en 1988, lors de la première composition de « Dérive 2 ». Ou même en 1954, année du « Marteau sans maître », sans lequel « Dérive » ne dériverait pas. Ou plutôt, en 1941, au Stalag VIII-A de Görlitz, où Messiaen (né à Avignon !) composait son « Quatuor » sérial. En fait, non. Tout commence en 1934, par des vers de René Char, qui donneront leur nom à la pièce de Boulez, et qu'Emanuel Gat voudrait appliquer consciencieusement, dans une dérivation de la dérivation : « Tu as été créé pour des moments peu communs / Modifie-toi, disparais sans regret / Au gré de la rigueur suave. » « Story Water » commence parce que Gat tient à l'empowerment de ses danseurs. Il veut tester le micromanagement. Disparaître un peu. Alors c'est l'expression improvisée d'une technicité redoutable ; une prise de parole consécutive de chacun des dix danseurs, formant un ensemble, sur ce plateau blanc par instants drapé d'ombres, d'une beauté lumineuse. Mais ce marteau chorégraphique n'est pas sans maître : l'espace de liberté offert aux interprètes est le tambour d'une machine vide. Le spectateur est lessivé à sec, rejeté à la contemplation d'horizons instables, de corps appliqués à faire ressentir les vibrations étouffantes et post-sérielles de Boulez (fragments recomposés et étirés jusqu'à la difformité de ce chef-d'œuvre du genre, vitalisé par l'Ensemble Modern de Francfort), puis de Rebecca Saunders (un « Fury II » qui transpire l'influence de Lachenmann), enfin de Gat lui-même, compositeur d'une macédoine folklorique sur laquelle il clôt intelligemment le spectacle, emportant l'adhésion – facile – du public. On dira volontiers de « Story Water » que c'est une proposition exigeante. Sur le plateau, elle l'est. Mais, de l'autre côté, les enjeux chorégraphiques sont aussi vains et vieillots qu'insolubles : perdu dans ce labyrinthe complexe de « Dérive 2 », on tente le lâcher prise. Lorsque des infobulles surgissent sur les murs du palais des Papes, énumérant les tragédies humanitaires de Gaza, on comprend que Gat n'a pas totalement « disparu sans regrets », et qu'il a pour projet un nettoyage des consciences (la sienne ? la nôtre ?). Si tu veux rire, offre ta soumission, disait encore René Char : malgré l'humour du final, Gat ne cherche pas à rire.

CRÉATIONS

IN LÉONIE ET NOÉLIE

MISE EN SCÈNE KARELLE PRUGNAUD / CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS JUSQU'AU 23 JUILLET, À 11H00 & 15H00

« Léonie et Noélie ont 16 ans. Elles sont jumelles monozygotes. Des toits d'une ville, elles contemplent un incendie qu'elles ont provoqué et jaugent leurs défis presque atteints. »

ÉTRANGE SONGE SYMÉTRIQUE
— par Julien Avril —

La chapelle des Pénitents blancs se transforme en canopée urbaine, à mi-chemin entre les toits haussmanniens de Paris et les gratte-ciel d'une mégapole asiatique. C'est le terrain de jeu de Léonie et Noélie, les deux attachantes jumelles de Nathalie Papin dont l'histoire est portée à la scène par Karelle Prugnaud. Elles viennent de brûler le foyer où elles habitaient. L'une et l'autre s'apprennent à tracer sa propre route, et ce sont les derniers instants de leur vie commune, les douloureux moments de la séparation de ces deux monozygotes qui est ritualisée dans cette pièce. C'est le pas vers le vertige qui leur permet de se décrocher. Vertige intellectuel de connaître tous les mots du dictionnaire pour l'une, vertige d'escalader et de se suspendre au-dessus du vide de la ville pour l'autre qui va rejoindre un premier amour et son groupe de stégophiles. Cette séparation s'accompagne

d'une relecture de leur enfance, comme pour se donner de l'élan. Les fantômes surgissent (leur mère, leur instituteur, le juge...), mais les douleurs s'apaisent après leur visite. Peu à peu, les voilà prêtes à quitter l'enfance, à s'affranchir de la gémellité pour aller vers la singularité et l'autonomie. Karelle Prugnaud propose une forme très réjouissante, un bonbon acidulé nappé de steampunk gothique sur fond de K-pop. Les jumelles sont « lookées » comme dans un film de Tim Burton. Les actrices préfèrent le texte comme si elles étaient au milieu d'un vacarme assourdissant de boîte de nuit et sont parfois délicieusement têtes à claques. Deux acrobates viroventent parmi elles. Ils sont leurs doubles corporels, comme le bouillonnement musculaire de leur imagination, alternant des prouesses de salto costal à la vitesse de l'éclair entre les plateformes de la scénographie et des apparitions fantasmagoriques, affublés de masques ou d'ailes articulées

comme dans un comic des X-men. La vidéo apporte son lot de symbolisme et d'onirisme, notamment dans l'apparition des figures du passé. Bulles burlesques ou montage des attractions qui flirte avec le cauchemar lynchéen. Une mise en scène ultra-dynamique, donc, dont l'intensité ne retombe jamais. Même dans les moments de pause ou de silence, une nappe sonore persiste toujours. Le texte est pourtant très délicat. Mais l'auteure et la metteuse en scène, tout comme les jumelles symétriques dont elles racontent ensemble l'histoire, équilibrent leurs forces esthétiques dans une sorte de courant alternatif entre les mots et l'image. Le spectacle n'en est que plus électrisant. Seule réserve, le fait de proposer ce spectacle à partir de huit ans. La qualité artistique est indéniable, mais une telle expérience correspondrait mieux selon moi à un public adolescent, déjà capable de prendre plaisir aux méandres de l'étrange.

IN MAMA

MISE EN SCÈNE AHMED EL ATTAR / GYMNASE DU LYCÉE AUBANEL JUSQU'AU 23 JUILLET, À 18H00

« Quand l'homme ne fait que passer, reste la femme. Et dans ce salon bourgeois du Caire, elle occupe toute la place. »

ILS SONT VENUS, ILS SONT TOUS LÀ
— par Florence Filippi —

Après « Life is beautiful... » et « The Last Supper », « Mama » vient clore la trilogie d'Ahmed El Attar sur la famille égyptienne. Le metteur en scène choisit d'interroger la responsabilité des mères dans la transmission des valeurs patriarcales, dont elles sont les vectrices autant que les victimes. « Mama » se joue dans un salon où circulent tour à tour les protagonistes de la pièce, et dans ce royaume domestique, Mama règne, presque toute-puissante. Son ascendant passe par les mots, leur force d'humiliation, de culpabilisation, et leur pouvoir de répétition et d'intégration des schémas de domination. C'est une famille aisée du Caire qu'El Attar met en scène ici. Une famille où chacun vient s'en remettre à la Mama, tenue d'arbitrer les conflits larvés de la communauté en l'absence du père. C'est elle qui lance les verdicts, tandis que l'homme, qui daigne apparaître par moments, peut se passer de l'exercice du pouvoir, puisqu'il règne en maître incontesté. C'est elle qui travaille à asseoir l'autorité des mâles, à ses propres dépens, à ceux de ses enfants. C'est elle qui participe à la transmission de sa propre oppression. La sujétion passe par les mots de tous les jours, les allusions et les imprécations larvées, contrôlant tour à tour fils et filles de la famille. El Attar réfléchit les conditions d'oppression de la femme égyptienne et suggère que les termes de cette domination seraient aussi incorporés et transmis par les femmes, responsables de l'éducation des hommes en devenir. La domesticité se fait un espace de contrôle et d'enfermement, où la femme construit elle-même le mépris dont elle est l'objet, transmettant l'héritage patriarcal par-delà la mort du père qui intervient au cours de la pièce. La scénographie, épurée, construit un cadre autour du salon, séparé du reste du monde par des échafaudages grillagés ; un dispositif qui suggère un environnement fragile et destructible, néanmoins carcéral. Ce luxe de la claustration n'est pas le moindre paradoxe de cette domesticité égyptienne : les aliments y sont avalés de force, les compliments y sont aussi des reproches, et les marques d'affection, des attaches aliénantes... Les tableaux familiaux sont ponctués de passages chantés, qui viennent scander la pièce de parenthèses métaphoriques, dont on aurait aimé qu'elles se prolongent. On retiendra, surtout, la présence de Menha El Batraoui, qui campe une Mama percluse de force et de faiblesse mêlées, à l'image de toute la communauté qu'elle incarne.

cirque au SOMMET
PRÉSENTE
L'ÉVÉNEMENT DU NOUVEAU CIRQUE QUÉBÉCOIS À LA MONTAGNE

1 — 26 AOÛT 2018
CRANS-MONTANA (SUISSE)
CIRQUEAUSOMMET.CH

NOUVELLE CRÉATION

MACHINE DE CIRQUE

AVEC CUCHE ET BARBEZAT

SPECTACLE SOUS CHAPITEAU
VILLAGE DU CIRQUE
ATELIERS / ACADEMY
ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX

CRANS MONTANA Absolutly CALO LOTERIE ROMANDE net+ RAIFFEISEN ZÜRICH Le Nouvelliste Le Matin Dimanche Nite starticket

LE MISANTHROPE CA

25.09 >
28.09.18

TEXTE MOLIÈRE
CRÉATION COLLECTIVE COLLECTIF ARTISTIQUE DU THÉÂTRE DE LORIENT
DIRIGÉE PAR RODOLPHE DANA

THÉÂTRE DE LORIENT
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

AVEC JULIEN CHAVRIAL, RODOLPHE DANA, KATJA HUNSINGER, ÉMILIE LAFARGE, MARIE-HÉLÈNE ROIG, ANTOINE SASTRE, MAXENCE TUAL SCÉNOGRAPHIE RODOLPHE DANA avec la collaboration artistique de KARINE LITCHMAN LUMIÈRES VALÉRIE SIGWARD COSTUMES ÉLISABETH CERQUEIRA

PRODUCTION Théâtre de Lorient, Centre dramatique national
COPRODUCTION Maison de la Culture de Bourges; L'Archipel - Fouesnant-Les Glénan; Le Canal - Redon; Théâtre du Champ au Roy - Guingamp

LA QUESTION

À QUI LE TOUR ?
— par Olivier Lopez —

«A

Moi! Adrenaline, concentration, j'arrête de faire l'idiot. Il faut écrire quelque chose de juste, de bien, de sincère, d'intelligent... Où je vais trouver ça, moi? Je passe quelques coups de fil à des gens brillants qui ne le sont finalement pas tant que ça. Je ne les cite pas, ils se reconnaîtront.

Alors à qui le tour? Dans cette question, j'entends surtout la cruauté d'une mécanique bien huilée: il y a ceux qui montent dans le manège, ceux qui en descendent et ceux qui continueront à faire la queue...

Derrière cette petite question, il y a la grande machine libérale qui est en marche. On organise le renouvellement des produits, des artistes, on ne se pose pas vraiment la question du développement durable, la matière première semble inépuisable. On aime, on achète, on se lasse, on change, on jette. On parle de circulation au sein de la profession. Qui sera le prochain à bénéficier de la coproduction, de la convention, de la subvention? Qui va tomber puis être définitivement écarté.

À qui le tour? Il faut que ça tourne, les moyens ne sont pas extensibles et il faut bien faire des économies. Il faut que les artistes comprennent : c'est chacun son tour. Logique

de marché, quand il y a moins de recettes, on rationalise la dépense. On en profite aussi pour licencier...

Alors, en attendant des jours meilleurs, à qui le tour de patienter? Aux plus jeunes, aux femmes évidemment. On te dissuade aussi de faire la queue, si tes origines sont trop éloignées du contexte...

À qui le tour? Je viens de signer une charte, de rendre ainsi lisible mon engagement avec les actrices culturelles et des acteurs culturels de Normandie pour plus de parité, de diversité et d'accessibilité.

J'ai le sentiment d'appartenir aux combats de mon époque. J'ai l'impression que nous sommes en train de faire collectivement des efforts pour changer nos manières d'être, de considérer, d'envisager l'autre. C'est très compliqué mais je suis fier d'être dans cette aventure-là. Réaménageons les manèges pour qu'il y ait plus de place pour tout le monde. Mon royaume pour un cheval (sur le grand carrousel).»

«14 juillet», mise en scène Olivier Lopez, 11 Gilgamesh Belleville jusqu'au 27 juillet à 22h00.

LE FAUX CHIFFRE

100%

C'est le nombre de festivaliers pour qui « ce qui se passe à Avignon reste à Avignon ».

L'HUMEUR

«Tout ce qui est dans l'amour ou la folie, il faut que le théâtre nous le rende.»

Antonin Artaud

AGENDA DES FESTIVALS

EDINBURGH INTERNATIONAL FESTIVAL

«For three weeks in August, Scotland's capital becomes an unparalleled celebration of the performing arts and an annual meeting point for people of all nations. Every year, the International Festival present a programme featuring finest performers and ensembles from the worlds of dance, opera, music and theatre.»

Edimbourg, du 3 au 27 août

TANZ IM AUGUST

«Tanz im August is Berlin's international festival for contemporary dance. Each year, Tanz im August, presented by HAU Hebbel am Ufer, invites the audience to join the festival and experience four weeks of the complete dance scope. Productions of international stars, newcomers and choreographers of the Berlin scene bring their works to locations all over the city, among them numerous World and Germany premieres.»

Berlin, du 10 août au 2 septembre

DROIT À L'IMAGE

EXPOSITION CHRISTOPHE LOISEAU / CROISIÈRE & MAISON CENTRALE D'ARLES JUSQU'AU 23 SEPTEMBRE

« En 2015, la direction de la Maison centrale d'Arles souhaitait proposer aux prisonniers un atelier autour de la photographie. Jean-Michel Gremillet, initiateur de projets artistiques en prison, a alors sollicité Christophe Loiseau qui avait déjà mené plusieurs expériences dans des univers sociaux très différents. »

ÉVASION

— par Johanna Pernot —

C'est d'abord l'histoire d'un atelier de photographie proposé aux détenus de la maison centrale d'Arles. Sous l'impulsion de son directeur puis du photographe Christophe Loiseau, il a abouti à des «histoires portraits», mises en scène et réalisées collectivement, après plusieurs entretiens individuels avec les pensionnaires. Loin de témoigner de la réalité carcérale, ce travail propose une réflexion plurielle sur la représentation de soi.

libres comme l'air. Loiseau nous offre l'opportunité de voir ce que nul ne peut voir : des visages et des rêves prisonniers. Différent-ils tant de nous? Filets, portes, ombres projetées, surcadres: l'univers carcéral enserrme la plupart des portraits dans des univers clos, géométriques. Ainsi en va-t-il de J***, photographié en chevalier fragile dans sa cote de mailles : on dirait qu'il avance sur la pointe de ses pieds nus, coincé entre les grilles comme entre des tenailles.

pareriez-vous de vos plus beaux atours? La photo, la fait-on pour soi, pour la contempler ou se souvenir, ou pour les autres? Pour qu'ils sachent – celui que vous êtes au fond? Le portrait doit-il être réaliste ou idéalisé? Autant de réponses divergentes que d'hommes. Sur les tirages se lisent l'introspection, la résignation, mais aussi bien souvent le désir de liberté. Mais sous quelle forme? Comment la photographie permet-elle d'échapper aux lois et aux murs d'une prison? C'est le défi de Christophe Loiseau: peindre des fantômes à l'encre pigmentaire. Les paupières closes, les champs de vision obstrués ne signifient pas tant l'enfermement que le songe du rêveur. Certains montages exaltent le corps et ses prouesses, défient la pesanteur; d'autres transportent dans un décor joyeux, une irréalité légère. Un homme ferme les yeux sous une pluie tropicale, un second fait du monocycle dans un couloir, tandis qu'un troisième est près de s'envoler dans les nuages. Un Apollon aux muscles saillants prend sa douche: le pommeau, comme une épée de Damoclès, s'est changé en entonnoir d'où fuse un torrent de sable. De nouveau, on est tenté de lire cette image comme une vanité, un memento mori banal. À ceci près que, pour une fois, le condamné tient lui-même dans sa main le sablier – comme s'il acceptait, en bon héros tragique, son écoulement fatal.

«D

roit à l'image»: le titre de l'exposition rappelle que, dans cette prison de haute sécurité, ce droit est de fait exceptionnel. Un détenu ne détient rien: il est strictement interdit de posséder une image de soi. On se rappelle que dans l'enfer de Sartre, il n'y a pas de miroir: seul le regard d'autrui définit (et aliène) les personnages. Alors, en prison, pour ces Arlésiens privés de reflet – et du regard de leurs proches –, ce droit à une image désirée, façonnée par soi-même, avec l'approbation des autres, représente un immense privilège: la possibilité de se définir soi-même. Dans cette perspective, on ne s'étonnera pas de voir sur beaucoup d'aut portraits le sujet replié sur lui-même, les yeux parfois fermés. Mais, à partir du moment où ces portraits ont été finalement exposés hors des murs, on peut imaginer que ce «droit à l'image» s'adresse aussi à nous, spectateurs

«
Peindre des fantômes à l'encre pigmentaire

Dans la prison, les fenêtres, les couloirs découpent l'espace, des lignes électriques strient le ciel – la lumière n'est plus que l'ombre d'une promesse. Comme sur cette photo poignante, où l'un des détenus, torse nu de héros oblitéré de grilles, visage masqué par «Le Mythe de Sisyphe», se fait allégorie de l'essai de Camus: la tête bourrée de papier, de barreaux et de vide, il avance à l'aveuglette; les bras qui n'ont même plus un rocher à pousser brassent l'air. Dans cette image ridiculement tragique, peut-être pourrait-on voir l'absurde de notre propre condition – voire, pour le sujet de l'aut portrait, sa libre acceptation. Et vous, si vous étiez condamné pour crime, quelle image de vous souhaiteriez-vous donner? Celle d'un sage, d'un pénitent? Vous

RENCONTRES D'ARLES



«Mooty», tiré de l'exposition «Corbeau» au Ground Control, © Anne Golaz



«Tartiufas» Mise en scène Oskaras Korsunovas © Christophe Raynaud de Lage

I/O Gazette n°88 — 21.07.2018
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris
SIRET 81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro
Julien Avril, Mariane de Douhet, André Farache, Eve Farache, Florence Filippi, Floriane Furney, Victor Inisan, Noureddine Mahjoub, Johanna Pernot, Lola Salem, Audrey Santacroce.
Photo de couverture «Épreuve d'Allégories» © Sinzo Aanza. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la Galerie Imane Farès.

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE

Cie STT

Germaine Acogny

Brigitte

Denis Podalydès

Richard Galliano

Alexander Vantournhout

Cie Alias

Tiago Rodrigues

Jérôme Deschamps

Trio Joubran

Blanche Gardin

Arthur H

La Mondiale générale

Dakh Daughters

Ariane Mnouchkine

Pierre Rigal

Perrine Valli

Peter Brook

Elina Duni

Stereoptik

Les Chiens de Navarre



**Théâtre
Forum
Meyrin**

**Saison 18-19
forum-meyrin.ch
Genève / Suisse**